

Le peintre des anciennes amours olympiennes

par Marie-Paule Angel

Il y a d'abord, et surtout, ces femmes d'une obsessionnelle, silencieuse et métaphysique présence. Même lorsqu'elles n'apparaissent pas, elles semblent caresser en catimini, sous la toile ou le papier, ces champs ondulants de Toscane, ou adoucir les contours de ces natures dites mortes qui, au bout des doigts du peintre, n'ont jamais été aussi vibrantes de vie ni aussi rondes de plénitude.

Ce sont des femmes indéchiffrables, d'une beauté intouchable, sacrée, impénétrable. Danseuses étoiles, nymphes bleues, parfois couronnées de tiaras rouges, fortes de leur prodigieuse assurance, elles déambulent en équilibre, sans filet, sur le fil du destin des hommes.

Il y a les regards de ces femmes. Regards qui n'ont point de rivages, mais saisissent, en un éclair, les choses au-delà de leurs apparences. Rien d'aucun frémissement d ne leur échappe. Leurs pupilles ont la fixité royale de celles des chattes aux aguets ou alanguies au soleil ou sous un clair de lune. S'abaissent les paupières qui, soulignées d'un long trait bistre, s'ourlent de cils entrouverts comme des jalousies vénitienes. Au travers d'elles, ces femmes dévident ou déchiquent avec sérénité, à l'abri des regards indiscrets, la laine de la pelote d'un temps qui traverse les âges. Elles ont tout leur temps.

Mystère, énigme que ces femmes-là qui, l'avez-vous remarqué, sont parées de longues oreilles, coquillages où bruit le roulement des vagues et où murmurent les secrets.

Mystère.

Qui commence comme mythe, mythologie.

Ce n'est pas par hasard.

Regards qui diraient : « Vois, je suis sans âge, je suis hors du temps, je suis femme incarnée et déesse aussi, le savais-tu, mon ami ? Je peux, amour passé, présent ou à venir, être Aphrodite, Artémis, Athéna, comme je peux être Ouranos, Héphaïstos ou Hadès. Gentil peintre de mon cœur ! Amuse-toi à faire de moi, de tes doigts agiles, sur tes notes de musique de couleurs poétiques, l'immortelle que déjà je suis et que, toujours, en me frôlant, tu as eu l'intelligence de pressentir. »

Postures irréelles.

Mains incantatoires qui, dans une sorte de danse anguiforme, forgent des rites ou lancent des sorts. Ou rien du tout, peut-être. Ces mains ne seraient-elles que la gestuelle naturelle des femmes, défenderesses d'elles-mêmes, protectrices de leurs germinations, jalouses de leur descendance qui tant leur ressemble ?
« Déesse je suis, Hespérides vous serez, mes fillesí »

Femmes. Gestes. Regards. Le temps est comme dompté, freiné dans sa course. L'indifférence est royale, noble, elle a cette candeur étrange, auréolée ici et là de douce et insoupçonnable perfidie. Ainsi resplendit cette grande dame, toute de belle, trouble et troublante ambiguïté, ange d'ombres et de lumière.

Quel défi, pour le peintre, qui n'a d'autre choix alors que celui de lever l'ancre, pour une odyssee à la conquête de ce mystère et du sien propre. Sans cela, l'artiste serait sans doute resté une énigme pour lui-même. Il serait passé à côté de l'amour et de ce qui l'outrepasse.

Témoin de l'exquise esthétique de la femme qu'il transfigure jusqu'à la perfection, sans être dupe de son élastique roideur d'obélisque où d'où émane une harmonie sans pareil où le peintre, en son atelier plongé dans une nuit perpétuelle, transperce au cœur le secret de cette âme un peu féline. Il transmute, du bout du pinceau ou du pastel acharné, Diable en déesse qu'il décline, dans sa grande bonté où une forme d'innocence où en Bastet de lumière.

Il y a ensuite la « démarche », la « technique », ce jeu de patience et d'heures sans fin, puis la mise en scène de cette mythologie réinventée et, enfin, cette symphonie qui signe la musique sur une gamme chromatique.

Bleu.

Un bleu magnétique qui fait songer à l'ivresse de ces mers en folie. Voguerions-nous aux confins de la Sicile, de la Grèce, de Chypre ou de l'Égypte antique ?

Ocre, terre de Sienne.

Teintes sculptrices, résurgences de la poudre du cuivre qui tasse les terres des îles méditerranéennes où furent, légendairement, enfantées des nuées de déesses au corps d'airain.

Brun.

Ebène à peine voilé des chevelures, qui se déploient en tissages sereins, où s'aventurent parfois en mèches sculpturales, lissées dans l'alizé.

Ces corps. Ce sont des statues qui, parfois, se prolongent par des mains affleurant à un ventre rond. Regard, encore, qui semble dire : « Ainsi suis-je, moi, triomphante porteuse de vie. Et toi, mon ami, mon amour de jadis,

d'aujourd'hui ou de demain, te voilà porteur d'eau des couleurs et du poids de toute cette vie. »

Reste, aux confins de ce chemin des déesses, un humain, un homme aux yeux héroïquement bleus, reflet des mers et tempêtes qui l'ont chahuté, transfiguré, bonifié.

Le sourire de cet homme, que l'on reconnaît, juvénile, au détour de certaines formes d'autoportraits, est un arc-en-ciel inversé, cerné, déjà, dans son jeune âge, de fines rides en doux accent grave. Les rides dont, aujourd'hui, tombent amoureuses les femmes qui ne sont plus ni bleues, ni ocres, ni couronnées de rouge, ni déesses. Mais simples humaines, douces Pénélopes ayant fermé, à jamais, la boîte de Pandore des antiques tourments.

Regard d'azur, bras arrimés au gouvernail d'une barque solaire, toutes voiles dehors à travers les sables, le peintre a sillonné les confins de sa mémoire frangée d'écume pour réinventer le panthéon de ses amours olympiennes.

Reste à cet Ulysse qui nous a tout conté des palais grecs et romains, du marbre dur et de l'air marin et de leurs créatures, de nous faire partager sa « douceur angevine », non loin d'un lac où il exhorte, naturellement, le temps à suspendre son vol pour savourer, enfin, « les rapides délices des plus beaux de ses jours ». Ainsi le maître nous apparaît-il aujourd'hui, lui qui se trouve au carrefour entre mythologie et humanité. Une nouvelle Olympe à imaginer.

Originnaire du nord de la France, Marie-Paule Angel est journaliste. D'une plume vive, elle est l'auteur de chroniques qui évoquent les multiples facettes de son pays d'adoption dans un journal qui en porte le nom : La Gruyère.